

La mort d'Albert Soboul

(Suite de la première page.)

Son œuvre majeure restera sa thèse soutenue et publiée en 1957 sur les sans-culottes parisiens en l'an II et l'analyse de ce petit peuple parisien qui a été pendant environ deux années, de la chute de la monarchie à celle de Robespierre, le principal acteur collectif de la Révolution, donc une grande page d'histoire sociale au service d'une histoire politique bien connue et pourtant quelque peu renouvelée. De même, Georges Lefebvre, le maître qu'Albert Soboul vénérât entre tous et dont il se réclamait sans cesse, avait renouvelé l'histoire révolutionnaire de la France rurale par son *Histoire sociale des paysans du Nord*.

On retiendra de ce grand livre l'analyse de la composition de classe de la sans-culotterie (le monde de l'échoppe et de la boutique, un amalgame de petits patrons, d'artisans et de leurs compagnons), l'étude fouillée, sensible, pittoresque de son comportement et ses rites (et il y a des pages qui préfigurent ce qui allait devenir un peu plus tard sous d'autres plumes et en d'autres maisons l'histoire des mentalités collectives), enfin l'histoire dramatique du conflit grandissant entre le mouvement populaire des sans-culottes, son dynamisme, son autonomie et l'appareil d'Etat jacobin.

Albert Soboul était communiste, membre du P.C.F. sans interruption des années trente jusqu'à son dernier jour. Cela a peu contribué à son audience, cela a pu aussi lui valoir des hostilités et peut-être même empêcher que toute justice soit rendue à son œuvre, à sa thèse en particulier. Pourquoi ne pas le dire ? Il est une théorie fort répan-

due d'après laquelle le culte de la Révolution et notamment l'exploitation du modèle jacobin en France depuis deux siècles ont préparé le terrain à l'influence communiste en accoutumant les Français à trouver respectable une dictature terroriste. De là à voir dans Albert Soboul, gardien du souvenir révolutionnaire et membre du P.C., l'agent conscient d'une entreprise intellectuellement redoutable, il n'y a qu'un pas qui fut quelquefois franchi. La question de fond que posent les rapports du souvenir révolutionnaire avec le communisme devra bien être débattue largement, mais il serait inconvenant de la faire ici et maintenant.

Au jour où la vie d'Albert Soboul s'achève, on ne peut faire davantage que compléter son portrait d'homme. La conviction de l'ami et du témoin qui écrit ces lignes est que le communiste Albert Soboul n'a pas été un « stalinien ». Dans les années cinquante, en cette décennie du stalinisme triomphant sur laquelle tant d'historiens et de publicistes se penchent aujourd'hui, Soboul s'est peu mis en avant, n'a rien écrit de scandaleux. Nous l'avons vu, en telle ou telle occasion, afficher, dans des journées d'études où péroraient des fanatiques, l'allure et le mutisme d'une ostensible réprobation. Mieux je pourrais même attester avec quelques détails que le stalinisme régnant a plutôt mal apprécié sa thèse.

A bien y regarder, la sympathie de Soboul pour le mouvement des sans-culottes et son hostilité voilée contre le système robespierriste faisaient mieux que nuancer la vulgate stalinienne, et l'on pouvait y voir, la date aidant (1957), une petite brise non conformiste qui venait de Khroutchev et du 20^e congrès. Et

l'on sait combien Thorez et les siens étaient vigilants contre tout ce qui pouvait préfigurer révisionnisme et communisme à l'italienne.

En bref, Albert Soboul avait écrit ce qu'il croyait juste d'écrire, sans souci d'opportunité ou de discipline.

Il ne m'appartient pas de dire comment il a dosé dans son for intérieur ce qu'il croyait devoir de fidélité à son engagement et ce qu'il devait à son esprit critique de lecteur, de chercheur et de voyageur.

D'autres plus proches de lui en politique le diront sans doute à leur tour. Il reste à l'ancien camarade et au compagnon de travail des années plus récentes à dire ce qu'il était, homme de franchise et de caractère, capable de colère et incapable de rancune, généreux, serviable et cordial. Son image personnelle comme son œuvre écrite ne laisseront que des regrets.

MAURICE AGULHON.

UN DISCIPLE DE GEORGES LEFEBVRE

Né en 1914 en Algérie, orphelin de guerre et pupille de la nation, Albert Soboul a passé son enfance à Nîmes. Après ses études, qu'il fit notamment au lycée Louis-le-Grand à Paris, il obtint l'agrégation d'histoire en 1938.

Démobilisé et professeur à Montpellier, il fut arrêté lors de la manifestation du 14 juillet 1942 et révoqué par le gouvernement de Vichy.

Professeur à l'université de Clermont-Ferrand, puis à la Sorbonne depuis 1967, Albert Soboul est l'auteur d'une œuvre importante, dans la tradition historique de la Révolution française incarnée précédemment par Albert Mathiez et Georges Lefebvre, dont il fut le disciple et l'ami.

Son Précis d'histoire de la Révolution française, paru en 1962 aux Editions sociales, prochainement réédité dans la collection « Terrains », est devenu un classique. Sa thèse, publiée en 1958 à la librairie Clavreuil, sur les Sans-Culottes parisiens en l'an II, est également considérée comme un ouvrage magistral. Son œuvre, très vaste, comporte aussi des ouvrages tels que les Soldats de l'an II, les Campagnes montpelliéraines à la fin de l'Ancien

régime, la Contribution à l'histoire paysanne de la Révolution française, etc. Il a encore publié des textes choisis de l'Encyclopédie, des discours et des rapports de Saint-Just.

Directeur de l'Institut d'histoire de la Révolution française, coprésident de la Société des études robespierristes, Albert Soboul faisait paraître depuis 1959 les Annales historiques de la Révolution française, dont il était le secrétaire général. Il a participé à la direction de plusieurs organismes internationaux de recherche sur les révolutions, le XVIII^e siècle et les Lumières.

Il était docteur honoris causa de l'université Lomonossov de Moscou, de l'université de Leipzig et membre correspondant des Académies des sciences de Berlin et de Budapest.

Membre du parti communiste français depuis une quarantaine d'années, Albert Soboul avait co-signé l'appel « Pour l'union dans les luttes » après la rupture de l'union de la gauche. Il avait été aussi membre du « tribunal Russel II » chargé d'examiner les violations des droits de l'homme en Amérique latine.

(Lire les réactions en dernière page.)